

Monstres, légendes et hérauts : quelles pistes face à la tératogénèse documentaire ?

Olivier Le Deuff

Cersic-Erellif EA 3207

Université Rennes 2

(6, avenue Gaston Berger - CS 24307 35043 **RENNES** Cedex)

Oledeuff@gmail.com

« Dans l'émerveillement de cette taxinomie, ce qu'on rejoint d'un bond, ce, qui, à la faveur de l'apologue, nous est indiqué comme le charme exotique d'une autre pensée, c'est la limite de la nôtre : l'impossibilité nue de penser cela. »¹

Intro

Les mutations du document numérique peuvent entraîner une impossibilité de qualification ou de description dudit document. Il peut alors apparaître monstrueux en étant à la fois difficile à définir et à délimiter, pouvant se métamorphoser et se devant d'être vu et montré comme l'indique l'étymologie du mot. Le monstre est à l'origine une chimère, un élément créé par l'homme. Une création certes humaine mais dont les spécificités techniques échappent au plus grand nombre. Les récentes évolutions au sein du web et notamment de la blogosphère ont conduit à l'avènement croissant du phénomène du web 2.0. La tératogénèse documentaire n'y est donc pas ralentie au contraire. Nous constatons désormais que le document (et pas seulement son auteur) se doit en effet d'être désormais populaire notamment au sein de la blogosphère. Ces mutations ne sont pas sans conséquence sur la conception du savoir qui implique un travail de réflexion et de construction. Nous observons ainsi plusieurs transformations importantes : les notions de popularité et d'influence se substituant à celle d'autorité et de pertinence au sein de la *blogosphère*, le savoir cède ainsi sa place au « c'est à voir ». Faut-il dès lors y voir une nouvelle étape dans l'histoire des idées à moins qu'il ne faille craindre une remise en cause de la construction des savoirs et des modes de la science. Les travaux de Michel Foucault (FOUCAULT) et notamment sur son ouvrage *Les Mots et les choses* nous ont beaucoup inspirés pour notamment théoriser les changements observés.

1. Définir les monstres : les trois pistes.

Peut-on qualifier tous les documents numériques comme des monstres ? Nous pensons que sont surtout concernés les documents peu structurés et non indexés par des humains. Au vu de l'état actuel du web cela concerne la grande majorité des documents qui peuvent rencontrer les usagers. Il est évident que la tâche s'annonce immense et que la volonté initiale de Paul Otlet de tout classifier constitue désormais une mission impossible. Le document numérique ne doit pas néanmoins nous empêcher de penser et de catégoriser ces changements. Il s'agit de mettre en place une tératologie documentaire, une évolution notamment de nos méthodes

¹ Michel Foucault. Les mots et les choses. p.8

de classements et de classifications, qui nous permette de mieux prendre en compte l'hétérogénéité des supports numériques ainsi que des sources d'information. Il convient donc de ne pas laisser se développer une crypto-documentation mais bel et bien de faire progresser des processus documentaires. Ces processus doivent devenir hybrides et mêler différentes techniques ainsi que diverses professions. Faut-il dès lors envisager de nouveaux langages comme le projet de l'IEML (Information Economy Meta Language) développé par Pierre Lévy ? Probablement mais pas seulement. Evidemment, la tâche s'annonce complexe mais c'est bien l'enjeu de l'évaluation de l'information qui se déroule désormais à grande échelle. Nous proposons par conséquent trois pistes à explorer :

- Amorcer une réflexion qui prenne en compte ces mutations et notamment les principales transformations sur le savoir et sa construction.
- Développer des actions de formation en information documentation afin de sensibiliser tout au moins les usagers à la nécessité de l'évaluation de l'information.
- Mettre en place de nouveaux systèmes techniques prenant davantage en compte les spécificités du document numérique.

Derrière ces trois pistes il en existe probablement une quatrième inscrite dans l'ensemble des trois :

- la véritable mise en place d'une culture technique telle que la définissait Gilbert Simondon (SIMONDON p.87-88) :

« Pour découvrir un rapport adéquat de l'homme à l'objet technique, il faudrait pouvoir découvrir une unité du monde technique, par une représentation qui incorporerait à la fois celle de l'artisan et celle de l'ingénieur.(...) Ainsi la condition première d'incorporation des objets technique à la culture serait que l'homme ne soit ni inférieur ni supérieur aux objets techniques, qu'il puisse les aborder et apprendre à les connaître en entretenant avec eux une relation d'égalité, de réciprocité d'échanges : une relation sociale en quelque manière. »

2. Légendes et commentaires : vers quels savoirs ?

Nous tentons ici d'explorer la première piste évoquée. Michel Foucault nous a beaucoup éclairés et nous a permis de distinguer deux tendances actuelles que sont la prédominance de la « légende » et l'accroissement du « commentaire ». Ces deux phénomènes présentent des similitudes avec des pratiques en vogue à la fin du Moyen-Age et au début de la Renaissance.

Legenda

Nous constatons que sur le web, le savoir tend à céder ainsi sa place au « c'est à voir ». Le document intéressant n'est donc pas nécessairement pertinent, mais au contraire cocasse, drôle, facile à transmettre comme par contagion. Par conséquent, rumeurs, trucages, bêtisiers, vidéos coquines ont tout autant d'importance voire plus que l'article scientifique ou l'information politique internationale. L'encyclopédie Wikipédia n'échappe pas à ces phénomènes mêlant des articles de qualité avec des articles médiocres voire truffés d'erreurs sans compter les articles pseudo-scientifiques notamment sur la dianétique. Borges n'aurait guère imaginé mieux (ou pire) que cette bibliothèque de Babel infinie qui contient d'étranges documents fluctuants. La mystérieuse cité de Tlon évoquée dans *Fictions* ne semble qu'un petit désarroi documentaire à côté. Wikipédia affirme d'ailleurs que les articles les plus

populaires (sic) sont les plus corrigés et donc les plus fiables. Cependant les erreurs historiques que contient l'article Internet de wikipédia interrogent. Ainsi au savoir prédomine le populaire, la légende (*legenda*) : étymologiquement ce qui doit être lu (que ce soit de la lecture de textes ou d'images) comme le montrait Michel Foucault dans *les Mots et les choses* à propos des encyclopédies du XVIème siècle qui mélangeaient les faits avérés et les mythes. Il commentait notamment la critique de Buffon qui déplorait que les ouvrages concernant l'histoire naturelle avant l'avènement de la raison et des Lumières, n'hésitaient pas à décrire des monstres insensés. C'est désormais la chose à lire qui importe. La lecture doit être ici comprise dans le sens qu'il faille qualifier de texte tout élément qui nécessite une lecture, que ce soit un ensemble de signes, une image voire une vidéo. (JEANNERET)

L'histoire des sciences tout comme celle de la documentation est marquée par un travail de classement et de catégorisation. Or il semble désormais que la prédominance de « la chose à lire » privilégie le désordonné notamment car « la chose à lire » ne s'inscrit pas dans la pérennité et échappe ainsi à l'espace du savoir. La recherche d'informations s'effectue d'ailleurs le plus souvent de manière irréfléchie sans véritable volonté de s'ancrer dans une démarche de construction de connaissances. La préférence des usagers pour les moteurs de recherche vis-à-vis des annuaires est à ce point éclairante. Tous les systèmes de classement ou de classification sont bien sûr critiquables mais c'est ce qui constitue leur base scientifique. La science doit être réfutable sinon elle n'est que dogme si nous songeons à la définition de la science de Karl Popper. Or ce rejet vis-à-vis des classifications et donc des disciplines qui aiment à classer et catégoriser n'est pas sans conséquence sur le savoir et la manière dont il s'établit. Faut-il craindre qu'il n'y ait plus de construction de savoirs, plus de tentatives de formaliser le savoir et qu'il faille considérer que désormais l'encyclopédie se doit d'être constamment remise à jour, sans prendre le temps de la réflexion et de la critique ?

Commentaires

Parallèlement, nous notons une forte tendance à la redondance notamment sur la blogosphère où un même évènement peut être relayée sur des milliers de blogs comme ce fut le cas récemment lors de la sortie de l'iPhone d'Apple. De même l'information émanant d'un billet est souvent reprise, citée et commentée ailleurs sur l'ensemble de la blogosphère. Si cela permet une diffusion rapide de l'information en dehors parfois des circuits traditionnels de la presse et des médias télévisuels, la désinformation y trouve également des possibilités accrues de transmission. De plus le système des trackbacks, qui permet l'affichage sur un billet d'un blog donné de commentaires réalisés sur un autre, produit ainsi un commentaire infini. Cela nous ramène à la définition foucauldienne du commentaire ¹:

« la tâche infinie du commentaire se rassure par la promesse d'un texte effectivement écrit que l'interprétation révélera un jour dans son entier. »

Ce retour au commentaire fait songer à la manière dont était envisagé le savoir au XVIème comme le décrit Foucault (FOUCAULT p.55) :

« Savoir consiste donc à rapporter du langage a du langage. A restituer la grande plaine des mots et des choses. A tout faire parler. C'est-à-dire à faire naître au dessus de toutes les marques le discours second du commentaire. Le propre du savoir n'est ni de voir, ni de démontrer, mais d'interpréter»

Foucault citait alors Montaigne qui déplorait le fait qu'« on s'entreglose ». L'enjeu était plutôt de s'en remettre toujours à une origine secrète du langage, à un évènement appartenant au passé. L'âge d'or se trouvant dans un âge reculé tandis que le progrès scientifique découlant des Lumières plaçait quant à lui l'âge d'or dans le futur comme l'indiquait la devise saint-simonienne. Actuellement, la libre expression permise par la blogosphère permet un grand nombre d'expressions et d'idées. Seulement, il nous semble que souvent il y a peu de synthèses de cette masse exprimée. De ce fait le nivellement des différentes expressions se poursuit.

Le mot et les (choses ?) documents

Nous ne pouvons ne pas évoquer ces nouvelles tentatives de classement qui s'opèrent et se développent actuellement au sein du web 2.0 : les folksonomies (LE DEUFF). Nous tenons à employer ce terme plutôt que celui d'indexation collective libre qui constitue de toute évidence un abus de langage. Les tags ou mots-clés employés pour qualifier des documents ne sont issus d'aucune classification ou thésaurus mais de l'esprit de l'utilisateur et le plus souvent lié à son besoin intrinsèque. Il existe malgré tout des collaborations possibles via les folksonomies. Seulement elles ne sont pas concurrentes des classifications traditionnelles mais différentes voire complémentaires². Il ne s'agit donc pas de plaider pour qu'elles soient la source de la disparition des systèmes de classement des professionnels comme certains pro-folksonomies (SHIRKY) ont pu l'affirmer. Les folksonomies ne sont pas donc pas orientées sur la construction de connaissance (du moins dans un premier temps) mais plutôt liées aux systèmes d'information personnalisés voire collaboratifs.

Nous remarquons également que les systèmes de partage de signets qui sont un des éléments les plus remarquables des folksonomies permettent également l'annotation de ressources et l'inclusion de remarques ou de commentaires. En cela les folksonomies rejoignent donc la définition foucauldienne du commentaire et ne peuvent que nous faire songer à la pratique des lieux communs qui consistaient pour l'étudiant à relever des idées et des citations d'auteurs pour qu'il puisse lui-même se constituer un recueil. Finalement la figure de l'auteur s'efface pour celle du passeur, blogueur et folksonomiste reconnu (influent ?) et qui va repérer et diffuser l'information qu'il juge pertinente.

Quels hérauts : Médiateurs, passeurs ou influents ?

Les influents.

Notre propos s'appuie sur les évolutions liées au développement de la blogosphère. Il semble que les *blogueurs* populaires étant plébiscités par leurs lecteurs et de plus en plus courtisés par les publicitaires, ils deviennent les nouveaux « hérauts » qu'il faut lire et écouter (*podcast* oblige) Dès lors le concept d'influence ne cesse d'être à l'honneur à tel point que de nouvelles stratégies publicitaires et commerciales (*buzz marketing*) se mettent en place visant à courtiser les blogueurs qui reçoivent le plus d'audience afin qu'ils donnent leur avis voire recommandent certains produits. Mais il est encore difficile d'établir quel crédit peut être accordé à certains blogueurs par les lecteurs d'autant que la reconnaissance du blogueur n'est pas transcendante mais est sans cesse remise en cause. La défiance (ROSANVALLON) ne concerne donc pas seulement les autorités classiques et notamment politiques. Toutes les

² Les réflexions et les expériences menées tendent à privilégier des formes hybrides mêlant indexation professionnelle et « taguage » des usagers.

sources d'information sont susceptibles de susciter de la méfiance ce qui ne peut qu'aboutir à un nivellement rendant difficile la construction des savoirs.

Des initiés ?

« Les impies affirment que le non-sens est la règle dans la bibliothèque et que les passages raisonnables, ou seulement de la plus humble cohérence, constituent une exception quasi miraculeuse. Ils parlent, je le sais, de « cette fiévreuse Bibliothèque dont les hasardeux volumes courent le risque incessant de se muer en d'autres et qui affirment, nient et confondent tout comme une divinité délirante. ». Ces paroles, qui ont non seulement dénoncé le désordre mais encore l'illustrent, prouvent notoirement un goût détestable et une ignorance sans remède. En effet, la bibliothèque comporte toutes les structures verbales, toutes les variations que permettent les vingt-cinq symboles orthographiques, mais point un non-sens absolu. » (BORGES)

Finalement l'accroissement de la masse d'information disponibles n'est pas synonyme d'enrichissement culturel et les savoirs offerts et disponibles au plus grand nombre deviennent l'apanage des initiés, seuls capables de comprendre les arcanes des bibliothèques numériques et d'y trouver un sens ou tout au moins du sens à l'instar de la description qu'en donne Borges (BORGES) dans la bibliothèque de Babel. Le parcours documentaire constitue donc un cheminement, une construction qu'il convient d'apprendre et de transmettre. Les folksonomies et notamment les systèmes de partage de signets constituent des pistes intéressantes pour montrer l'intérêt de la sérendipité et de la veille. Mais c'est bien l'enjeu de la deuxième piste. Les médiateurs traditionnels, enseignants, bibliothécaires doivent donc s'emparer des nouveaux outils pour en tirer la quintessence et en montrer les avantages et limites aux usagers. Il convient donc de sortir de la technophilie et de son opposition technophobe et de se rapporter à la proposition de Simondon pour une meilleure intégration de l'objet technique à la culture. C'est le seul moyen pour construire des solutions hybrides productrices de nouvelles médiations, de normes et de classements.

La redocumentarisation : médiations et normalisation.

Il semble que la volonté de rétablir des médiations soit de plus en plus constatable. Les récents projets comme « citizendium »³ démontrent la volonté de contrôler ou tout moins de structurer un peu plus des contenus à caractère encyclopédique.

Il se produit comme une forte volonté de redocumentarisation (PEDAUQUE) en essayant d'ajouter une structuration, des normes aux documents numériques. C'est l'objectif de la troisième piste. Le projet du web sémantique va dans ce sens en projetant de structurer davantage les documents via des ontologies créant des relations étroites et plus fines. Pour l'instant, le projet semble encore difficile à mettre en place tout au moins à grande échelle,

³ < http://en.citizendium.org/wiki/Main_Page>

mais il est évident que le besoin de faire face à l'infopollution (SUTTER) et ses divers griefs conduit à imaginer des moyens pour que l'utilisateur parvienne à trouver plus aisément de l'information fiable. Les folksonomies⁴, les microformats, les systèmes d'archives ouvertes, les moissonneurs de ressources sont des voies médianes qui permettront peut-être de mettre en place une structuration plus forte. Les documentalistes déplorent souvent que ces projets ignorent les avancées et les réflexions déjà abordées par la documentation au cours du siècle précédent notamment. Cette troisième piste ne connaîtra le succès que si les projets sont interdisciplinaires.

Conclusion : La voie de la distance critique.

Outre la nécessité de mettre en place des médiations et une redocumentarisation, la modestie s'impose face à l'accroissement incessant des données produites. Dès lors, c'est l'enjeu éducatif qui devient primordial et notamment l'accès à une véritable culture de l'information. Cette culture doit donc s'appuyer à la fois sur une véritable culture technique à la manière dont le décrit Gilbert Simondon.

Cette culture de l'information doit prendre en compte pleinement la nature de plus en plus hybride des outils. Il faut notamment considérer les moteurs de recherche dont les fonctionnalités ne cessent de se diversifier comme des médias à part entière. Nous plaçons ici pour une distance de lecture telle que la définissait Yves Jeanneret (JEANNERET) nous mettant en garde contre l'unique expérience sensorielle. Nous plaçons également pour la construction personnelle de parcours documentaire, de cheminement vers la connaissance. Un état d'esprit qu'il convient d'apprendre et de transmettre et qui demande du temps. Sans doute aussi parce qu'information et savoirs demeurent liés par une dimension pédagogique qui n'implique pas l'immédiateté. Cette prise de distance devient clef sachant que les expériences comme Second Life n'en sont qu'au début de leurs futures évolutions et que les prochains avatars seront de moins en moins faciles à distinguer du réel.

Bibliographie.

BORGES JL. (1998) « La Bibliothèque de Babel », *Fictions*, nouv. éd. augm., Paris, Gallimard (Folio).

FOUCAULT, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.

JEANNERET, Y. (2000). *Y a-t-il vraiment des technologies de l'information*. Paris, Presses universitaires du Septentrion.

LE DEUFF, O. (2006) « Folksonomies : Les usagers indexent le web », *BBF*, 2006, n° 4, p. 66-70

< <http://bbf.enssib.fr/sdx/BBF/pdf/bbf-2006-4/bbf-2006-04-0066-002.pdf> >

⁴ A condition qu'elles soient à portée collaborative d'où la nécessité d'une *tag literacy*. Elles peuvent constituer une étape intermédiaire avant la concrétisation du web sémantique.

PEDAUQUE, R.T (2007) *La redocumentarisation du monde*. Toulouse, Cépaduès-Editions.

ROSANVALLON, P. (2006). *La contre-démocratie*. Paris, le Seuil.

SIMONDON, G. (1958). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris, Aubier.

SHIRKY, C. (2005) *Ontology is Overrated: Categories, Links and Tags*.
<http://www.shirky.com/writings/ontology_ouerrated.html>

SUTTER E., (1998) « Pour une écologie de l'information. », *Documentaliste-Sciences de l'information*, vol. 35, 2, pp. 83-86